

## Penser en exil : réflexions liminaires

Ralph Schor

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5773>

DOI : [10.4000/cdlm.5773](https://doi.org/10.4000/cdlm.5773)

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2011

Pagination : 16-25

ISBN : 2-914561-54-9

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Ralph Schor, « Penser en exil : réflexions liminaires », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5773> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5773>

---

## Penser en exil : réflexions liminaires

Ralph SCHOR

Vladimir Nabokov n'est pas seulement l'auteur de *Lolita*, il est un des écrivains majeurs du xx<sup>e</sup> siècle. Né en Russie, il passa dans divers pays européens après la révolution de 1917, avant de s'installer aux États-Unis et de prendre la nationalité de ce pays. Après la deuxième guerre mondiale, il s'établit en Suisse où il mourut. Il écrivit d'abord en russe, sa langue maternelle, puis il s'essaya brièvement au français, après quoi il opta définitivement pour l'anglais. Ce cas extrême illustre l'importance de l'exil dans la vie, les expériences et la création de nombreux intellectuels. De cette réalité d'autres exemples peuvent être donnés à la lumière de quelques œuvres importantes écrites loin de la terre natale de leurs auteurs : *Le Volcan* de Klaus Mann, *Exil* de Lion Feuchtwanger, *Arc de triomphe* d'Eric-Maria Remarque, *Le Tropic du cancer* d'Henry Miller, *Tendre est la nuit* de Scott Fitzgerald, *Paris est une fête* d'Ernest Hemingway, *Les Allées sombres* d'Yvan Bounine, *Les Chroniques de Billancourt* de Nina Berberova...

Les études qui suivent s'attachent précisément à comprendre la formation et l'expression de la pensée des intellectuels, au sens le plus large du terme, intellectuels coupés, volontairement ou non, de leur patrie. Cette pensée sera recherchée à travers tous les supports, essais, pamphlets, articles de presse, romans, nouvelles, théâtre, poésie, récits de voyage, mémoires, journaux intimes, correspondances, travaux universitaires... Pour ne pas déflorer les analyses de ce volume, les présentes réflexions seront centrées principalement sur la France et la période de l'entre-deux-guerres.

### Les conditions de l'exil et leurs répercussions intellectuelles

Des groupes plus ou moins nombreux, soumis à une répression violente, en raison de leur identité nationale, culturelle, religieuse, durent prendre le chemin de l'exil. Le départ constituait parfois une question de vie ou de mort. Il en allait ainsi pour les Arméniens, les Russes blancs, les Italiens antifascistes, les Espagnols hostiles à Primo de Rivera ou poursuivis par Franco, les Portugais fuyant le régime de Salazar, les ressortissants des nombreux pays d'Europe du centre et de l'est soumis à des dictatures, les juifs persécutés par le nazisme et leurs coreligionnaires des territoires autrichiens et tchécoslovaques soumis par l'Allemagne.

Ces minorités durent quitter leur patrie plus ou moins précipitamment, contre leur gré, sans parfois être préparées au départ, et vécurent leur exil en victimes impuissantes.

D'autres intellectuels, « exilés volontaires », choisirent de partir. Certains trouvaient étouffant le milieu dans lequel ils vivaient, ainsi Samuel Beckett qui incriminait la « théocratie » régnant sur son Irlande natale. Les écrivains américains de la génération perdue souffraient du conformisme qu'ils observaient aux États-Unis, de la censure, du puritanisme, de l'interdiction de l'alcool en vigueur de 1919 à 1933. Les homosexuels voulaient échapper à une forme de répression sociale implicite, ce qui amena à Paris Gertrude Stein, Alice Toklas, Natalie Barney, Sylvia Beach, Djuna Barnes... Les noirs fuyaient la ségrégation.

Il arrivait que des intellectuels partissent de leur pays pour résoudre un malaise identitaire. Eugène Ionesco rêvait de quitter la Roumanie pour retrouver la France où il avait passé une partie de son enfance et où il avait gardé beaucoup de souvenirs heureux. Autre Roumain, Cioran proclamait : « Tout ce qui met en désaccord avec le monde m'est consubstantiel »<sup>1</sup>. La poursuite des études représentait une autre cause d'exil volontaire : c'est pour cette raison que Léopold Senghor vint à Paris en 1928 et y obtint l'agrégation en 1935. La nécessité de trouver un travail ou parfois la simple curiosité amenaient d'autres visiteurs en France.

La France et sa capitale possédaient des attraits qui séduisaient de nombreux intellectuels. L'histoire incarnait un de ces atouts majeurs. Ceux qui venaient de pays neufs ou de pays dévastés se montraient particulièrement sensibles à la présence du passé. Ainsi l'Américain John Dos Passos observait : « À cette époque, je tenais assez bien l'alcool, mais l'architecture me montait à la tête. Les bleus, les pourpres et les rouges, ces couleurs d'anémone qui fleurissaient aux vitraux de la cathédrale gothique de Tours me faisaient tourner la tête »<sup>2</sup>. L'histoire était présente jusque dans les moindres objets de la vie quotidienne : Anaïs Nin certifiait que la serrure de sa vieille maison de Louveciennes mettait un point d'honneur à grincer pour montrer qu'elle était « deux fois centenaire »<sup>3</sup>. De plus, ce musée que formait la France était vivant, car le passé inspirait un genre de vie unique et captivant, charme qui s'incarnait dans la beauté des sites, la gastronomie, les meilleurs vins du monde, des noms de lieu enchanteurs comme Marne-la-Coquette ou Lamalou-les-Bains. Henry Miller qui s'extasiait ainsi sur la toponymie ajoutait, pour qualifier le style de vie en honneur dans l'hexagone : « Oh ces dimanches catholiques ! Comme je les savoure ! Qu'ils sont secs, pâles et prudes nos foutus dimanches protestants »<sup>4</sup>.

D'innombrables témoignages concouraient à définir un autre point fort de la France : l'image de liberté, d'ouverture, de tolérance qu'elle offrait. Giorgio Amendola s'exclamait : « Paris la ville de mon cœur, capitale de la Révolution »<sup>5</sup>. Henry Miller constatait : « À Paris, pour la première fois de ma vie, je me suis senti

1. Emil Cioran, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995.

2. John Dos Passos, *La Belle vie*, Paris, Gallimard / Mercure de France, réédition, 2002.

3. Anaïs Nin, *Journal, 1931-1934*, Paris, Stock / Livre de Poche, réédition, 1969.

4. Henry Miller, *Lettres à Emil*, mars 1930, 1944, réédition, Paris, 10/18, 1998.

5. Giorgio Amendola, *L'Île*, Paris, Levi / Messinger, 1983.

un homme libre»<sup>6</sup>. Gustave Regler garantissait : «Aucune ville du monde ne rend la solitude aussi supportable ni la transforme comme par miracle en profit»<sup>7</sup>. L'Allemand Ernst Erich Noth concluait de manière lapidaire : «Paris valait un exil»<sup>8</sup>.

Pendant le concert de louanges n'apparaissait pas unanime. Certains, accablés par une souffrance trop forte, par une personnalité exigeante, par une insatisfaction chronique, contestaient les qualités de leur havre d'exil. La poétesse russe Marina Tsvetaïeva, décidant de quitter Prague pour Paris, notait aigrement : «Je ne pars pas pour Paris (je n'aime pas les endroits aimés, comme je n'aime pas les gens trop aimés : c'est toujours suspect !). Je pars, c'est tout»<sup>9</sup>. Une fois installée dans la capitale française, elle confirma par quelques vers son jugement et sa nostalgie de la terre natale quittée de force :

Votre Paris nous paraît  
Ennuyeux et laid.  
Russie, ma Russie !  
Pourquoi nous illumines-tu si fort ?<sup>10</sup>

Elle finit par rentrer au pays à la veille de la deuxième guerre mondiale, mais toujours insatisfaite et confrontée à de nombreuses difficultés dans la Russie stalinienne, elle ne tarda à se suicider par pendaison.

Ces quelques observations enseignent qu'il convient de s'interroger sur les causes de l'exil qui peuvent conditionner les réactions des intellectuels. Vient-on par obligation ou par choix ? Fuit-on un régime tyrannique ou se fuit-on soi-même ? Connaît-on préalablement la terre d'accueil, par un voyage antérieur ou par sa réputation ? Y arrive-t-on délibérément ou par hasard ?

## Vivre en France

Beaucoup d'exilés vivaient dans la gêne, voire dans la pauvreté. Les réfugiés politiques étaient souvent partis précipitamment, sans se munir de valeurs et de biens négociables, car ils croyaient revenir très vite chez eux. C'est ce dont témoigne le poème de Bertold Brecht :

Ne plante pas de clou au mur !  
Jette ta veste sur la chaise !  
Pourquoi prévoir pour quatre jours ?  
C'est demain que tu rentreras<sup>11</sup>.

Alfred Doblin, en bouclant sa valise pour se mettre à l'abri du déferlement nazi, pensait : «Ce n'est qu'une excursion, le temps de laisser passer l'orage, tout au plus trois ou quatre mois»<sup>12</sup>.

6. Henry Miller, *Lettres à Emil*, op. cit.

7. Gustav Regler, *Le Glaive et le fourreau*, Paris, Plon, 1958.

8. Ernst Erich Noth, *Mémoires d'un Allemand*, Paris, Julliard, 1970.

9. Marina Tsvetaïeva, *Lettres à Anna*, Paris, Ed. des Syrtes, 2003.

10. *Ibid.*

11. Bertolt Brecht, *Poèmes. 4, 1934-1941. Pensées sur la durée de l'exil*, Paris, L'Arche, 1966.

12. Alfred Doblin, *Voyage et destin*, Monaco, Éditions du Rocher, 2001.

Outre les réfugiés, les intellectuels venus volontairement en France pouvaient se trouver aussi dans une situation matérielle précaire. Beaucoup d'entre eux étaient issus de milieux peu fortunés, n'avaient pas encore publié ou n'étaient connus que d'auditoires confidentiels. Partir signifiait se lancer dans une aventure incertaine. Aussi vivaient-ils de dons modestes ou d'emprunts qui n'étaient pas toujours restitués. Henry Miller se fit longtemps entretenir par Anaïs Nin. Certains exerçaient de petits métiers temporaires, peu rémunérés. Claude Mc Kay posait nu dans une académie de sculpture non chauffée durant un hiver rigoureux au cours duquel il contracta une pneumonie qui faillit lui coûter la vie. Ces intellectuels s'installaient dans des hôtels de dernier ordre, parfois dans des maisons de passe. Ils se déplaçaient à pied pour économiser le prix des tickets d'autobus ou de métro. Ils se nourrissaient sobrement. Ils passaient de longues heures dans les cafés où, pour le prix d'une consommation, ils bénéficiaient du chauffage.

Cependant une partie des exilés jouissait de revenus très importants. Quelques uns étaient les héritiers de familles riches, ainsi Edith Wharton, Natalie Barney, la princesse Bibesco. D'autres étaient des écrivains célèbres qui percevaient des droits d'auteur élevés ; tel était le cas de Scott Fitzgerald, de Maurice Maeterlinck, titulaire du prix Nobel, vivant en aristocrate dans une somptueuse résidence à Nice, de Somerset Maugham qui recevait une société choisie dans sa magnifique villa de Saint-Jean-Cap-Ferrat et mettait deux domestiques à la disposition de chacun de ses invités. Certains écrivains, comme Irène Némirovski ou Georges Simenon, avaient rapidement accédé à la notoriété après leur arrivée en France et vivaient dans le luxe.

Les conditions matérielles de la vie et les expériences multiples qui en dépendaient ne pouvaient rester sans influence sur la création. Il n'était pas sûr que le poète famélique se révélât meilleur que le poète bien nourri, mais le regard jeté sur le monde pouvait, en fonction de l'existence quotidienne menée par chacun, différer sensiblement.

Les intellectuels se rassemblaient en certains lieux. Paris, vue comme la capitale mondiale des arts, constituait un phare exceptionnel. Marseille attirait aussi les visiteurs, surtout pour sa réputation sulfureuse et l'ambiance colorée qui y régnait, particulièrement dans le quartier du vieux port, comme en témoigne le roman *Banjo* de Claude Mc Kay. La Côte d'Azur, célèbre pour l'agrément de son climat, la beauté de ses paysages et, accessoirement, la modération de ses loyers comparés à ceux de Paris, concentrait aussi de nombreux résidents. À Sanary s'installèrent, entre autres, Thomas, Heinrich et Klaus Mann, Feuchtwanger, Brecht, Werfel, Toller, Ludwig Marcuse, Koestler, Aldous Huxley, D.H. Lawrence... Les Américains contribuèrent à lancer la saison d'été sur une Côte d'Azur jusque-là spécialisée dans le tourisme hivernal. Ainsi, confia Dos Passos :

Tout ce que je savais d'Antibes était que Napoléon y avait débarqué après son évasion de l'île d'Elbe. Depuis il ne s'y était presque rien passé. Les Français et les Britanniques cossus qui fréquentaient la Riviera en hiver seraient morts plutôt que d'y être vus en été. L'endroit leur paraissait trop chaud, mais à nous, Américains,

la température nous semblait parfaite, les bains délicieux et Antibes était le petit port provincial vierge que nous avons rêvé de découvrir<sup>13</sup>.

Les cafés étaient des lieux de sociabilité très appréciés, ainsi à Paris *le Dôme*, *la Rotonde*, *la Closerie des Lilas* chère à Hemingway, les cabarets nègres. Les intellectuels se rencontraient aussi dans les librairies, surtout *Shakespeare and cy* que tenait Sylvia Beach près de l'Odéon. Les cercles littéraires comme le salon de Gertrude Stein ou *la Lampe verte* qui se réunissait chez le couple Merejkovski attiraient des hôtes passionnés par les débats d'idées.

Les exilés se lançaient dans des activités collectives qui permettaient de poursuivre la vie de l'esprit. Ainsi de nombreux journaux furent lancés. Les Arméniens publièrent à eux seuls 87 périodiques entre 1919 et 1939, dont *Haratch (En avant)*, créé par Missakian. Il en allait de même pour les livres. De 1933 à 1939, quelque 300 ouvrages écrits par des réfugiés allemands furent traduits et édités en français. Des bibliothèques furent créées, comme la Bibliothèque de la liberté forte de 15 000 volumes et bénéficiant du patronage de Heinrich Mann et Romain Rolland. Des spectacles furent montés tels *Les Fusils de la mère Carrar* de Brecht et *Les sept péchés capitaux* de Kurt Weil. Des écoles, des universités, des centres de formation théologique, comme l'Institut Saint Serge fondé à l'initiative des Russes blancs, apparurent.

L'exil permettait la rencontre avec la culture française. Katia Granoff observait : « La France reçoit, vous nourrit de sa culture et vous fait citoyen à part entière »<sup>14</sup>. Certains étrangers obtenaient des postes ; ainsi Samuel Beckett et Golo Mann qui furent rétribués par l'École normale supérieure. Les influences littéraires comptaient pour beaucoup. Les jeunes Russes reconnurent parfois leur dette à l'égard de Proust, Gide, Céline, Mauriac. Ionesco confia qu'il fut profondément marqué par la lecture d'*Un cœur simple* de Flaubert. Le poète tchèque Jaroslav Seifert disait qu'il devait sa vocation à Apollinaire. Miller admirait Cendrars, Céline et Delteil. Rencontre inattendue, Hanna Arendt lisait attentivement Pascal, Fontenelle, Montesquieu et appréciait les conversations avec Robert Aron. Les intellectuels français de gauche accueillèrent chaleureusement leurs confrères malheureux, ainsi Alain, Romain Rolland, André Breton, Gide, Barbusse, Nizan, Malraux que Manès Sperber surnommait « le Saint-Just de l'antifascisme ». Fructueux et formateurs pouvaient se révéler les contacts avec de simples particuliers. Miller, nommé répétiteur au lycée de Dijon fut enchanté de la réception que lui ménagèrent ses jeunes collègues. Mc Kay se lia avec un matelot breton qui lui servit de mentor. Zelda Fitzgerald entretint une brève liaison avec un séduisant officier, le futur amiral Edouard Jozan.

Le séjour en France facilitait le contact avec la politique, soit que les réfugiés déjà politisés trouvassent dans ce pays la liberté nécessaire, soit qu'ils y découvrirent un type d'activité idéologique encore inconnu pour eux. Dès 1937, dans la revue *Esprit*, le philosophe allemand Paul Landsberg, avant Sartre, définit une théorie de l'engagement auquel l'intellectuel ne pouvait se soustraire. En fait,

13. John Dos Passos, *La Belle vie*, op. cit.

14. Katia Granoff, *Mémoires*, Paris, 10/18, 1976.

beaucoup n'avaient pas besoin d'encouragements pour se lancer dans l'action. Klaus Mann se flattait de ne publier depuis 1933 que des textes antifascistes et proclamait que, pour un Allemand, « c'est un honneur d'être banni »<sup>15</sup>. L'activité politique pouvait prendre diverses formes. Certains se contentaient de converser et d'échanger des idées. D'autres assistaient à des réunions comme Anaïs Nin qui suivait son ami communiste Rango à des meetings au cours desquels elle écouta Malraux, Pablo Neruda, la Passionaria... Quelques-uns cherchaient à conceptualiser leur engagement pour lui donner un sens. Ainsi Heinrich Mann voulait avant tout défendre la culture qu'il définissait comme le combat de l'humanité pour la liberté de l'esprit, la dignité de l'homme, l'abolition de tous les esclavages et les obscurantismes. Les communistes ne voyaient de salut que dans la révolution universelle et immédiate. À l'inverse, des intellectuels comme les Allemands Max Hermann-Neisse et Alfred Wolfenstein refusaient de s'engager, considéraient que la catastrophe vécue par eux, l'arrivée d'Hitler au pouvoir, était une force inconnue et imprévisible à laquelle l'homme ne pouvait résister ; aussi la lutte apparaissait-elle inutile et fallait-il se retirer du monde ou, position intermédiaire, se réfugier dans le seul rationalisme, refuge possible contre l'absurdité. En vérité, les réfugiés se singularisaient par l'extrême diversité de leurs idées, l'exil ne constituait pas forcément un facteur de rapprochement, chacun restait sûr de sa vérité, les clans se figeaient, parfois jusqu'à la sclérose.

Les réfugiés, coupés de leurs racines et désormais porteurs d'une identité culturelle qui leur semblait une survivance dans une France très différente, vivaient souvent un véritable drame. Ils se sentaient encore plus étrangers et isolés dans un monde froid ou même hostile. Ceux qui avaient jadis admiré la France et sa civilisation trouvaient parfois celles-ci moins séduisantes quand ils étaient obligés de vivre, contre leur gré, dans ce pays. Le poète arménien Beledian confiait :

Dans l'hôtel étranger  
J'ai ouvert mes yeux pour pleurer<sup>16</sup>.

Alma Mahler-Werfel posait cette question : « J'ai la nostalgie de chez moi. Mais où est-ce ? »<sup>17</sup>. Nina Berberova et son ami Khodassevitch se demandaient tous les jours s'il valait mieux vivre en Russie sans la liberté ou vivre en liberté hors de Russie. Le désespoir conduisit de nombreux exilés au suicide, ainsi, pour s'en tenir au seul domaine germanophone, Walter Benjamin, Hasenclever, Tucholsky, Klaus Mann, Stefan Zweig, Franz Hessel, le fils d'Alfred Doblin ; Joseph Roth, pour sa part, consomma de telles quantités d'alcool que, de l'avis général, par ce comportement il rechercha et trouva la mort.

Il apparaît aussi qu'une réflexion sur l'exil intellectuel doit prendre en compte les conditions matérielles et psychologiques de celui-ci, l'âge et les expériences antérieures des personnes concernées. Il faut aussi observer l'influence de la culture française, vérifier si elle a été jugée de manière positive ou négative par les exilés,

15. Klaus Mann, *Le Tournant*, Malakoff, Solin, 1984.

16. Cité par Krikor Beledian, *Cinquante ans de littérature arménienne en France. Du même à l'autre*, Paris, CNRS Éditions, 2001.

17. Alma Malher-Werfel, *Ma vie*, Paris, Julliard, 1961.

si elle a contribué à modifier les cultures nationales. Dans certains cas, le choc de la séparation d'avec le pays d'origine put être atténué par le repli sur les compatriotes, par l'engagement et l'action collective. Il est significatif qu'aucun suicide ne se produisit chez les intellectuels communistes. La recherche confirme-t-elle ce jugement que porte Lion Feuchtwanger dans *Exil* : « La souffrance ne fortifie que les forts, mais elle affaiblit les plus faibles »<sup>18</sup> ?

## Les mutations identitaires

L'exil, constituant une occasion d'effectuer un retour sur soi, pouvait amener les intéressés à prendre mieux conscience de leur être profond. Si certains se figeaient dans leur identité d'origine et refusaient la communication avec le milieu d'accueil, d'autres évoluaient dans leur manière de penser et d'écrire.

La vie en France offrait de multiples expériences et constituait ainsi une source d'inspiration nouvelle. Henry Miller observait : « À Paris on n'a pas besoin d'un stimulant artificiel pour créer. L'atmosphère est saturée de création »<sup>19</sup>. Hemingway partagerait cette idée ; il confie qu'il apprit réellement à écrire en France ; il précise en particulier qu'une observation attentive des tableaux de Cézanne lui fit découvrir que l'écrivain peut atteindre une réalité cachée au-delà des phrases.

Très divers apparaissaient les rapports que les exilés nouaient avec la langue de leurs hôtes. Beaucoup adoptaient le français, mais non sans déchirement. C'était souvent le cas pour les plus âgés qui avaient l'impression de trahir en abandonnant leur langue maternelle. Zenaïde Hippus disait de son mari et d'elle-même : « Pour gagner de l'argent, Merejkovski se met parfois à écrire en français. Moi-même il m'arrive de sombrer dans cette déchéance absurde »<sup>20</sup>. En revanche, les plus jeunes éprouvaient moins de scrupules. Cioran observait : « On n'habite pas un pays, on habite une langue. Une patrie c'est cela et rien d'autre »<sup>21</sup>. Djuna Barnes se convertit voluptueusement au français, « cette langue coulant gracieusement, voyelles et consonnes ondulantes, comme de la dentelle et parfois indomptables »<sup>22</sup>. D'autres jeunes passèrent très facilement au français, ainsi Myriam Harry, première lauréate du prix Fémina en 1905, Irène Némirovski, Henri Troyat, de son vrai Lev Tarassov, Zoé Oldenbourg, Romain Gary, Joseph Kessel, Samuel Beckett, Ernst-Eric Noth, Jean Malaquais, de son véritable nom Malaksi... Ces écrivains servirent en quelque sorte de précurseurs à Milan Kundera, François Cheng, Hector Bianciotti, John Littell, Atiq Rahimi, Afghani et lauréat du prix Goncourt en 2009.

Coupés de leur pays et confrontés à un monde cosmopolite nouveau, les exilés devenaient, selon l'expression de Claude Mc Kay « des étudiants à l'école de

18. Lion Feuchtwanger, *Exil*, 1939, Paris, réédition Éd. du Félin / Arte, 2000.

19. Henry Miller, *Souvenir, souvenirs*, Paris, Gallimard, 1988.

20. Hippus, « Z. Hippus dans sa correspondance », cité par Ewa Bérard-Zarzycka, *Le Paris des étrangers*, Paris, Imprimerie nationale, 1990.

21. Emil Cioran, *Aveux et anathèmes*, Paris, Gallimard, 1987.

22. Djuna Barnes, « Laments for the left bank », *Town and country*, XCVI, décembre 1941.

la vie»<sup>23</sup>. Certains, séduits par le dépaysement, se détachaient sans mal de leur identité d'origine, tel Henry Miller qui confia dans une lettre à son ami le plus proche : « Je ne deviendrai jamais un Européen, mais, Dieu merci, je ne suis plus un Américain »<sup>24</sup>. Influencé par la liberté intellectuelle et morale que lui offrait son séjour en France, il gagna en autonomie et passa à la première personne quand il entama l'écriture de son *Tropique du cancer*.

La rupture avec le pays d'origine pouvait conduire à l'ascèse. Anaïs Nin, fréquentant les poètes et les révolutionnaires, découvrit qu'il était plus noble de se révolter que de se résigner à vivre comme tout le monde. Le choc de l'exil amenait à de multiples autres remises en cause : des athées devinrent religieux, des juifs comme Doblin se convertirent au catholicisme, des communistes comme Munzenberg se détachèrent de leur engagement initial, des Allemands renièrent leur langue car ils avaient honte de s'exprimer comme leurs bourreaux.

Si certains écrivains se bornaient à cultiver une littérature de la nostalgie reproduisant servilement les formes du passé, d'autres étaient stimulés par la confrontation avec la culture française et cherchaient à mieux comprendre leur moi profond.

Il arrivait que la confrontation fût brutale et que le choc accélérât la réflexion. Ainsi le Brésilien Alcantara Machado, outré par la suffisance de l'académicien Abel Bonnard vantant la supériorité de la culture française, était ramené à ses propres racines trop dénigrées par le Français. Certains, mal vus par tout ou partie de l'opinion française, cherchaient à comprendre les raisons de ce rejet. Leur identité était-elle en cause ? Les Russes blancs, pâtissant de l'image positive qui nimait parfois les bolcheviks et la « grande lueur » que les rouges avaient allumée à l'Est, se demandaient qui, d'eux ou des révolutionnaires, incarnait le mieux la vieille patrie. Les réponses étaient différentes. Les plus spiritualistes voulaient revenir à la philosophie et à la théologie orthodoxes, considérées comme le fondement de l'identité russe ; ce courant fut illustré par les travaux de Sergueï Boulgakov et Nicolas Berdiaev. Les Eurasiens refusaient l'influence d'un Occident jugé décadent et valorisaient les racines nationales. Les Jeunes Russes, plutôt utopistes, rêvaient de marier le bolchevisme et la monarchie. Quant aux Allemands, ils s'interrogeaient sur les composantes de cette étiquette négative de « Boches » qui leur était accolée ; beaucoup entreprirent la rédaction de romans historiques qui leur permettaient de décrypter le passé et de discerner l'émergence des valeurs et des comportements que leurs hôtes condamnaient. Quelques intellectuels, comme l'Arménien Sarafian pensaient que l'exil offrait l'occasion d'étudier la culture française, d'en intégrer divers éléments et de rejeter ceux qui n'étaient pas conciliables avec la personnalité profonde des exilés : « L'occasion nous a jetés dans différents pays. Efforçons-nous de nous imprégner de leurs civilisations. Nous nous en débarrasserons un jour et plus vite nous parviendrons au fond de nous-mêmes »<sup>25</sup>.

Les noirs développaient des points de vue originaux. Certains, surtout les Américains, se déclaraient heureux de vivre dans la patrie des droits de l'homme

23. Claude Mc Kay, *Un sacré bout de chemin*, Marseille, André Dimanche, 2001.

24. Henry Miller, *Lettres à Emil*, op. cit.

25. Krikor Beledian, *Cinquante ans de littérature arménienne*, op. cit.

où les discriminations étaient inconnues. De ce fait, adhérant aux idéaux occidentaux, ils se détournèrent de leur patrie et n'éprouvaient pas le besoin de se tourner vers leurs racines africaines. D'autres, tels Césaire, Senghor, Mc Kay, estimaient que la civilisation française avait été conçue par des blancs, pour des blancs. Aussi fallait-il repousser le mythe français et chercher une voie personnelle qui pouvait être considérée comme un pas vers la négritude. Claude Mc Kay voulait « exister en tant que noir dans un monde blanc sans s'encombrer la conscience de cette putain exténuée qu'est la moralité blanche ». Il refusait de choisir entre l'Amérique et la France ; aussi concluait-il : « en littérature je veux être moi-même »<sup>26</sup>.

Extraordinaire apparaissait la diversité des parcours, des expériences, des choix identitaires. Les différences provenaient des circonstances de l'exil, volontaire ou forcé, des conditions matérielles rencontrées par chacun, de l'âge, de la personnalité, des options idéologiques. Mais la vie menée en France constituait toujours un choc qui conduisait les individus à s'enfoncer dans le passé, quitte à mieux le comprendre, ou à se renouveler, à acquérir des idées plus nuancées, à élargir l'inspiration et la réflexion, à gagner en autonomie intellectuelle et en esprit critique. Ainsi l'exil représentait un événement fondateur ou refondateur. Maria Casarès, réfugiée politique fuyant le franquisme, analyse fort bien cette réalité : « Il nous fallait mériter de vivre, et pour cela tout refaire, tout recommencer, jusqu'à l'alphabet qu'il nous fallait réapprendre à épeler. Et les manières. Et l'esprit. Et le cœur. Il fallait refouler jusqu'au néant, si on le pouvait, les derniers vestiges de la personne qu'on avait été, pour devenir la même, mais une autre »<sup>27</sup>.

---

26. Cité par Michel Fabre, *La Rive noire. Les écrivains noirs américains à Paris (1830-1995)*, Marseille, André Dimanche, 1999.

27. Maria Casares, *Résidente privilégiée*, Paris, Fayard, 1980.